

Rhubarbe

Paul Ruban

Numéro 163, automne 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97997ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ruban, P. (2021). Rhubarbe. *Les écrits*, (163), 62–68.

RHUBARBE

*Non è tuo figlio, non è tuo figlio.
Dormi tranquillo, certamente non è il tuo.*

Sergio Guttilla

À genoux dans son jardin, Ethel Winterbottom arrachait à cœur joie les mauvaises herbes qui étouffaient sa rhubarbe. Elle fredonnait l'air d'un hymne flottant pompeusement de la radio qu'elle avait posée sur le rebord de la fenêtre :

*And did those feet in ancient times
Walk upon England's mountains green?
And was the Holy Lamb of God
On England's pleasant pastures seen?*

Le frisson de patriotisme qui la traversa provoqua un sourire sur ses lèvres fines, lequel disparut aussitôt lorsqu'elle réalisa que ce frisson n'était rien de plus qu'une mouche qui s'était faufilée sous sa blouse.

Ethel se redressa pour chasser l'intruse, qui bourdonna un instant entre ses seins avant de s'envoler dans un ciel de fin d'été. Du dos de sa main gantée, Ethel essuya la sueur qui perlait sur son visage rond et rose, puis réajusta son chapeau de paille, au bord si large qu'il n'était pas sans rappeler une soucoupe volante.

L'hymne avait pris fin. La radio crachait maintenant la tirade d'un chroniqueur qui chantait les louanges du Brexit, *a fortiori*, l'idée de fermer les frontières aux migrants. Chaque fois qu'il avançait un argument, Ethel opinait du bonnet en arrachant les mauvaises herbes avec plus de vigueur. Elle se dit qu'elle reprendrait cette réflexion le lendemain, lors de sa partie de bridge hebdomadaire avec ses amies. Depuis des semaines, la conversation de ces dames tournait plus autour du divorce du Royaume-Uni d'avec l'Union européenne que de leurs mains de cartes. Ethel sentait toutefois qu'elle manquait d'éloquence lorsqu'elle s'exprimait sur l'urgence de « rendre l'Angleterre aux Anglais ». Elle trouva en la verve de ce monsieur à la radio les mots qu'elle cherchait, et sourit à l'idée de se les approprier.

De l'autre côté du jardin, à l'ombre d'un parasol, le fils unique d'Ethel – Roy – était assis bien droit sur une chaise pliable et fixait le ciel avec intensité.

Leur cottage de pierre était situé tout près de l'aéroport de Gatwick, de sorte que les avions décollaient et atterrissaient au-dessus de leurs têtes plusieurs fois par heure.

Roy vivait avec une forme d'autisme qui rendait son autonomie presque impossible, même s'il avait plus de quarante ans. On avait déjà essayé de le placer dans un foyer pour adultes comme lui. L'expérience avait été désastreuse: il arrachait les rideaux de leurs tringles, donnait des coups de poing dans les murs et avait même fourré la tête d'un autre résident dans le micro-ondes.

De retour chez sa mère, Roy se contentait de passer le gros de ses journées sagement assis dans le jardin, scrutant le ciel à travers ses jumelles. Dès qu'un avion passait au-dessus de sa tête, il en criait la ligne aérienne et le modèle avec une exactitude étonnante:

– EasyJet, Airbus 319! ...Cathay Pacific, Boeing 747-8F! ...Alitalia, Airbus 320... Non, attends, le 321!

Quand Ethel était dans les parages, elle ne manquait pas de féliciter son fils. Parfois, elle s'amusait à semer le doute chez lui, sachant très bien que cela ne ferait que renforcer sa confiance en lui-même:

– T'es sûr que le dernier, ce n'était pas Aeroméxico?

– Mais enfin, M'man..., soupirait-il. C'était Alitalia, rien à voir! Le grand «A» rouge et vert sur la queue, qui ressemble à une pointe de melon d'eau... Y'a aucun doute, voyons!

– Le melon d'eau, *bien sûr*. Qu'est-ce que je suis bête!

En inspectant ses plants, Ethel fronça les sourcils et poussa un petit grognement. À pareille date l'an dernier, ses poireaux et ses navets étaient bien plus hauts. Et sa rhubarbe – la reine du potager – avait, elle aussi, triste mine, au point où Ethel craignait de ne pas en avoir assez pour préparer son fameux crumble.

– Roy, rappelle-moi d'aller chercher de l'engrais, la prochaine fois que je passe par le centre de jardinage! s'écria Ethel, en tournant la tête vers son fils.

– D'accord, M'man..., répondit-il sans baisser ses jumelles.

Ce soir-là, comme tous les soirs, Ethel se glissa dans son lit, alluma sa lampe de chevet et se perdit, jusqu'au petit matin, dans un roman Harlequin médiéval. Elle était rendue au passage où le chevalier Aldric de Hawksmoor s'apprêtait, dans la pénombre d'une écurie, à voler un baiser sulfureux à lady Rosemonde de Courcey – pourtant fiancée au comte de Toggenburg – lorsqu'un bruit terrible retentit depuis le jardin. Les murs en tremblèrent un instant et la lampe de chevet vacilla. Ensuite, le silence. Ethel resta pétrifiée un long moment et serra la couverture contre elle. Sa curiosité finit toutefois par avoir raison de sa peur. Elle chaussa ses pantoufles, enfila la robe de chambre appartenant à son ex-mari et longea le corridor jusqu'à la cuisine. Elle colla l'oreille contre la porte en passant devant la chambre de Roy. Son fils ronflait comme un ours; il n'avait, de toute évidence, rien entendu. Armée d'une petite lampe de poche trouvée dans un tiroir de la cuisine, Ethel sortit dans le jardin. Elle balayait son potager du petit faisceau de lumière. Son souffle s'arrêta net.

Là, à moitié incrusté dans la terre, gisait un homme. Replié sur lui-même, en petite boule, ses yeux fixaient le vide et sa bouche était entrouverte – comme s'il voulait dire quelque chose. Ses vêtements, son bonnet et sa peau noire étaient recouverts d'une fine couche de givre blanchâtre. De minuscules stalactites de glace lui pendaient du nez et des cils. Il ne bougeait pas.

– Hé ho! chuchota Ethel, abasourdie, en lui pointant la lampe dans le blanc des yeux pour provoquer une réaction.

Pas le moindre clignement. Elle prit la pelle de jardinage, accotée contre le mur de pierre, et lui donna un petit coup dans les côtes. Rien non plus.

– Doux Jésus, murmura Ethel, essayant de comprendre comment un homme, qu'elle imagina mort gelé, avait bien pu se retrouver entre ses poireaux et sa rhubarbe.

Elle s'appuya contre la pelle, soupira lourdement en levant le regard vers la nuit ouatée. Entre deux nuages, loin au-dessus du pays endormi, les lumières d'un avion clignotaient, trop faibles cependant pour éclairer le mystère qui germait à folle allure dans la tête d'Ethel Winterbottom.

Ce qu'elle ne pouvait pas savoir, c'est que l'homme qui avait apparu comme par magie dans son jardin s'appelait Fadhy Lihamba. Ni que monsieur Lihamba avait laissé derrière lui, dans son petit village de Tanzanie, une femme, quatre enfants, deux ânes et une poignée de poules. Elle ne pouvait pas non plus savoir que depuis deux ans, des essaims de criquets avaient ravagé ses champs de coton et que, poussé par le désespoir, il avait décidé, sur un coup de tête, de s'envoler à l'étranger pour tenter de subvenir aux besoins de sa famille. Rusé, Fadhy Lihamba avait découpé un trou dans la clôture entourant l'aéroport de Dar es-Salaam. Sous le couvert de la nuit, il avait couru à toutes jambes sur le tarmac vers un avion qui s'apprêtait à décoller vers un Eldorado inconnu, où il était certain de dégoter un gagnepain digne de ce nom. En l'espace de quelques secondes, il jeta son dévolu sur un avion de la British Airways et, le cœur battant la chamade, se faufila incognito dans la soute du train d'atterrissage.

Ce que Fadhy Lihamba ignorait, par contre, c'est qu'à 38 000 pieds d'altitude, non seulement l'oxygène se fait rare, la température chute à - 60°C. Dans les instants avant qu'il ne meure dans les entrailles de cet appareil, frigorifié, à bout de souffle et regrettant d'avoir choisi un jeu qui n'en valait pas la chandelle, Fadhy Lihamba déplia, d'une main tremblante, une vieille photo jaunie de la poche de son manteau. Elle montrait sa femme, ses enfants et lui, radieux et parés de leurs plus beaux habits. La photo avait été prise quelques années auparavant, lors de la fête de l'Aïd al-Fitr. Il planta un long baiser sur l'image et la remit dans sa poche, avant de se résigner à la mort qui se répandait doucement dans son corps recroquevillé.

Quelques heures plus tard, l'avion entamait sa descente vers l'aéroport de Gatwick. Le pilote ouvrit les portes des puits d'atterrissage, libérant à la fois les roues et le cadavre de monsieur Lihamba, qui tomba dans le silence d'une nuit semée d'étoiles, traversant des nappes de nuages cotonneux, avant de s'écraser violemment dans le potager d'Ethel Winterbottom.

Ne cherchez pas à comprendre le geste que celle-ci allait poser ensuite en tombant nez à nez avec le cadavre de Fadhy Lihamba. Elle-même aurait été incapable de l'expliquer. Peut-être était-ce par flegme d'appeler les autorités? Par croyance aveugle au credo *Britains for Brits*? Par simple désir de retourner se coucher? Ou par frustration de voir ses poireaux écrapoutis?

Quoi qu'il en fût, Ethel Winterbottom jeta un œil autour d'elle pour s'assurer qu'il n'y avait aucun témoin, puis enterra méthodiquement le corps de Fadhy Lihamba. Un geste d'une simplicité désarmante : le cratère créé par l'impact de la chute de monsieur Lihamba était si profond qu'en quelques pelletées de terre, le pauvre se trouvait complètement enfoui. La gravité avait fait la moitié du travail.

Un an plus tard, presque jour pour jour de la découverte macabre qu'elle avait faite dans son jardin, Ethel Winterbottom invita ses amies à jouer au bridge. À boire, elle leur servit du thé ; à manger, son crumble à la rhubarbe.

– Il est toujours divin, ton crumble, Ethel, mais je le trouve particulièrement réussi aujourd'hui ! s'ébaubit Grace Bigsby en se tapotant la bouche avec sa serviette.

– Un vrai délice, en effet, renchérit Agatha Swanson. Ce goût de rhubarbe, si éclatant, si frais...

– Mais je n'y suis pour rien, mesdames, répondit Ethel Winterbottom d'un air faussement modeste. La vérité, c'est que j'ai simplement utilisé un nouvel engrais, cette année...

– Du fumier de poule ! devina Grace.

– De la farine de poisson ! lança Agatha.

– Ah ! Ça, c'est mon petit secret, minaуда Ethel en leur lançant un clin d'œil coquin.

Pas peu fière, Ethel prit une bouchée de sa pâtisserie encensée, mais se mit à tousoter soudainement.

Un tronçon de tige de rhubarbe s'était coincé dans sa gorge.

Elle se tapa le sternum, une fois, deux fois, en redoublant de vigueur.

– Je... je ne peux plus respirer, souffla-t-elle, paniquée, avant de sombrer dans un mutisme total.

Ses yeux s'écarquillèrent, puis disparurent derrière des paupières papillotantes.

Agatha accourut vers elle, enlaça ses bras autour de sa taille et tenta la méthode de Heimlich en pompant son estomac plusieurs fois vers le haut. Rien à faire : la bouchée de rhubarbe obstruait complètement la trachée d'Ethel Winterbottom – même la plus violente des compressions abdominales ne parvint pas à le déloger.

Le testament d'Ethel Winterbottom exprimait son souhait d'être incinérée. Elle avait toutefois manqué de spécifier où elle aimerait que ses cendres soient dispersées, si bien qu'à la sortie des funérailles sobres qu'on organisa pour elle dans la paroisse, le prêtre remit à Roy l'urne de sa mère en lui disant :

– À toi maintenant de choisir le dernier lieu de repos de ta maman, mon grand.

Le prêtre releva ses lunettes cul-de-bouteille sur son nez, affichant une moue désolée.

– Un lieu, oui... mais *quel* lieu ? répondit Roy.

– Ça, c'est à toi de voir. Peut-être un endroit qu'elle aimait ?

Ce soir-là, Roy se mit au lit avec l'urne de sa mère dans ses bras.

Il fixa une fissure au plafond. Tambourinant sur le vase en marbre noir, il se creusa la cervelle quant au lieu où il devrait mettre en terre maman. Après un long moment, il arrêta son choix. Un petit sourire se dessina sur ses lèvres, il planta un baiser sur l'urne. Roy reposa sa mère sur la table de chevet d'un air satisfait, éteignit la lampe et sombra dans un sommeil sans rêves.

Le lendemain matin, aux premières heures, Roy ouvrit les portes coulissantes de sa garde-robe d'un grand geste théâtral, à la manière d'un cowboy de western qui apparaît dans un saloon. Il mit son vieux pantalon du dimanche – l'embonpoint rendit le boutonnement laborieux. Il enfila sa plus belle chemise, y fixa sa plus belle cravate à clip. Devant le miroir de la salle de

bain, il traça une raie dans ses cheveux châtain et peignit soigneusement son soupçon de moustache. Puis, en hommage à sa mère, Roy s'aspergea généreusement de son parfum préféré, Red Door d'Elizabeth Arden.

L'urne en mains, il se rendit au jardin. Le soleil levant faisait scintiller la pelouse, encore mouillée de rosée. Se tournant vers le potager, Roy se racla la gorge.

– M'man, fit-il en pressant l'urne contre lui, tu adorais jardiner... prendre soin de tes légumes... Alors j'me suis dit qu'y avait pas de meilleur lieu pour te répandre que ton jardin... Je... je t'aime M'man.

Roy sentit les larmes lui piquer les yeux en dévissant le couvercle de l'urne. D'un geste gauche, il saupoudra les cendres de sa mère dans le potager. Et il s'assura d'en mettre un peu plus dans le coin de sa plante coqueluche – la rhubarbe – se disant qu'elle aurait sans doute apprécié cette petite attention.

-

Paul Ruban est auteur, scénariste et traducteur littéraire.
Son recueil de nouvelles *Crevaision en corbillard*, publié chez Flammarion Québec,
a été lauréat du Prix littéraire Trillium en 2020.
